

Alfus promena autour de lui des yeux égarés, plusieurs moines parcouraient les cloîtres, il les appela et nul ne répondait aux noms qu'il prononçait ; il courut à eux pour regarder leur visage, il n'en connaissait aucun.

—Y a-t-il ici quelque grand miracle de Dieu ? s'écria-t-il ; au nom du ciel, mes frères, regardez-moi. Aucun de vous m'a-t-il jamais vu ? Il y a-t-il personne qui connaisse le frère Alfus ?

—Alfus ? dit enfin le plus vieux, oui, il y a eu autrefois, à Olmutz, un moine de ce nom, je l'ai entendu dire à mes anciens. C'était un homme rêveur, et qui aimait la solitude. Un jour, il descendit dans la vallée ; on le vit se perdre derrière le bois, puis on l'attendit vainement, on ne sut jamais ce que frère Alfus était devenu.

Depuis ce temps il s'est écoulé un siècle entier.

A ces mots Alfus jeta un grand cri ; car il avait tout compris. Il se laissa tomber à genoux sur la terre, et joignant les mains avec ferveur.—O mon Dieu, dit-il, vous avez voulu me prouver combien j'étais insensé en comparant les joies de la terre avec celles du ciel. Un siècle s'est écoulé pour moi comme un seul jour à entendre votre voix ; je comprends maintenant le paradis et ses joies éternelles ; soyez béni, ô mon Dieu, et pardonnez à votre indigne serviteur.

Après avoir parlé ainsi, frère Alfus étendit les bras, embrassa la terre et mourut.

Voilà donc ce que c'est que le ciel. Pour contenter cet homme pendant cent ans, et pour faire écouler ce siècle comme une heure, il a suffi au bon Dieu d'un petit oiseau de son paradis.

*L'Ange Gardien.*